

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraison de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

À Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST-VINCENT.

À Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LETOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

PARAISANT LES Mardi et Vendredi

CONDITIONS D'ABONNEMENT. (Payable d'avance.)

Table with subscription rates for different regions and advertising prices. Includes columns for 'Abonnement au Journal', 'Abonnement à l'Album', and 'Prix des annonces'.

Feuilleton de la Revue Canadienne.

WILHELMINE.

II. LE CHATEAU DE BRISBERG. (Suite.)

Et tu me permettrais d'accompagner ma bien-aimée dans son voyage, si elle m'en prie? Pourvu que ton absence ne dure pas longtemps; car, je t'en préviens, si l'ennui me prenait, je serais capable d'aller te chercher au bout du monde. Pour savoir plus vite à quoi t'en tenir, viens avec moi au château. Je le veux bien; mais je ne puis m'y présenter sans ma carabine. Je vais la chercher. En achevant ces mots, le jeune Tyrolien courut à sa chambre, et quelques minutes s'étaient écoulées que Dieterich rejoignait sa cousine au château de Brisberg. Il n'était plus qu'à une très petite distance de cette féodale demeure, lorsque Wilhelmine vit son fiancé détacher son fusil de sa bandoulière. Qu'y a-t-il? demanda-t-elle. Le chasseur ne répondit pas. Il leva son regard vers le ciel, et se prépara à tirer. Le coup partit. Déçu par les célestes de la montagne, le projectile eut une détonation semblable à celle d'une pièce d'artillerie. Au même moment, un oiseau superbe tombait frappé à mort aux pieds de Wilhelmine. Dieterich le ramassa. C'est un aigle royal! s'écria-t-il d'une voix stridente qui parvint aux oreilles de Mlle de Kleffel, accourue au bruit du coup de fusil à une fenêtre du château. Aussi était-elle déjà descendue dans la grande cour lorsqu'elle aperçut le jeune chasseur et sa fiancée. Quel beau coup tu as tiré là, Dieterich! dit M. de Brisberg de la croisée de sa chambre, où il était resté. Mais le comte Zaporini avait suivi Charlotte. Attaché sur la porte d'entrée du château, cet oiseau faisait un bel effet, continua M. de Brisberg. Je venais offrir à M. le baron, répondit Dieterich en tirant d'une des ailes de l'oiseau de proie une plume dont il orna son chapeau vert retroussé sur le côté gauche. Avant de la replacer sur sa tête, le Tyrolien promena ses regards sur le cercle que formaient autour de lui les gens du château; ce fut seulement alors qu'il remarqua l'étranger dont l'attention paraissait être absorbée par la contemplation de Wilhelmine. Les sourcils blonds et tendus de Dieterich se contractèrent, et un éclair brilla dans ses prunelles d'un brun orangé. Cet homme aime ma fiancée, pensa-t-il. Et pendant les quatre jours que le seigneur vénétien passa au château de Brisberg, le jeune chasseur empêcha sa cousine d'y retourner. Mais vingt-quatre heures après que le comte eut pris congé du baron et de sa nièce, ceux-ci partirent pour Baden, emmenant avec eux Wilhelmine. Leur séjour aux eaux devait durer au plus trois semaines.

V.—UN SÉJOUR A BADEN.

Un mois environ s'était écoulé depuis que laœur de lait de Mlle de Kleffel remplissait auprès de cette dernière le rôle de soubrette. Quand donc retournerons-nous en Tyrol? demandait chaque jour la fiancée de Dieterich à sa jeune maîtresse. Demain peut-être, répondait Charlotte. Cependant le lendemain arrivait et l'on ne partait pas. Entourée de soins et d'hommages, la jolie et séduisante Autrichienne ne se souciait guère d'abandonner ce lieu de plaisirs pour aller s'enlever de nouveau dans le vieux manoir de son oncle. Loin de là, elle espérait secrètement ne quitter Baden que pour repartir à la cour, et cette espérance n'était pas tout à fait dépourvue de fondement. Le baron de Brisberg avait retrouvé à Baden le conseiller Muller et le colonel Hartmann; ceux-ci l'assuraient qu'il lui serait facile de rentrer en faveur auprès de sa souveraine, et l'ex-chambellan se laissa si bien persuader par ses anciens amis, qu'il se décida un jour à accompagner à Vienne le colonel, qui y retournait, laissant sa nièce à Baden, où elle avait pour chaperon l'épouse du conseiller. Depuis une semaine, les fêtes se succédaient sans interruption, et les journées de Mlle de Kleffel se passaient presque entièrement à inventer et à essayer de nouvelles parures. Wilhelmine, disait-elle un jour à la Tyrolienne, occupée à garnir de perles le corsage d'une robe à la polonoise, est-ce que tous les plaisirs dont tu me vois jouir ne te font pas quelquefois envie et ne te donnent pas à rêver? Non, Mademoiselle, je ne rêve qu'à nos montagnes. Et à Dieterich, ajouta en riant Charlotte. Mademoiselle ne songe-t-elle pas souvent, elle aussi, à son jeune fiancé, M. de Stirnitz? Ah! ne me parle plus de lui, Wilhelmine!

c'est un ingrat, peut-être même un infidèle! Mon oncle lui a écrit avant de quitter le Tyrol, et nous n'avons pas encore reçu de réponse de lui! —Votre lettre ou la sienne ont pu s'égarer en route, remarqua doucement Wilhelmine. Cependant Charlotte continua d'un ton léger: —S'il est inconstant, je m'en consolerais plus vite qu'il ne le pense. C'est un charmant jeune homme... mais ce seigneur vénétien, qui a reçu l'hospitalité chez mon oncle, et qui doit être en ce moment à Vienne, possède une fortune et un nom qui peuvent assurément rivaliser avec ceux de la famille de Stirnitz. —A propos, mademoiselle, dit Wilhelmine, j'ai fait avant-hier une étrange rencontre. Je me suis trouvée face à face avec un homme d'une cinquantaine d'années au moins, car il avait le visage tout ridé, quoique encore assez coloré, et ses sourcils épais m'ont paru tout gris comme ses cheveux, qui tombaient en mèches bouclées sur ses épaules. —En bien! fit un peu impatientement Charlotte. —Oh bien! mademoiselle, cet homme avait une ressemblance telle avec le comte Zaporini. —Sur quel terrain? dit-il au plus âgé des deux, et ce chasseur est-il un noir de jais, son teint n'aurait-il pas été rougi par le feu? Mais c'est le fait inconnu par Mlle de Kleffel. Mais c'est le fait inconnu par Mlle de Kleffel, qui venait à la recherche pour aller faire avec elle quelques visites. —C'est un homme vénétien, peut-être? dit-il à la jeune fille, avec M. Ferdinand de Stirnitz, dont la figure était si noble et si spirituelle? se dit Wilhelmine, après le départ de sa maîtresse. Puis elle descendit dans la cour de l'hôtel, et s'y promena pendant environ un quart d'heure, en songeant à Dieterich. Souhaita son oncle fut frappé par le fils de deux voix qui s'entretenaient ainsi à quelques pas d'elle. —Monsieur de Stirnitz, vous me devez une revanche pour cette partie d'échecs que nous avons faite ensemble à Prague l'an dernier. —Je me mets à votre disposition, monsieur Ridler, bien que je n'aie pas beaucoup de temps de disponible. Je suis arrivé aujourd'hui à midi, et je repars ce soir pour le château de Brisberg. Vous n'avez pas long temps que je n'ai reçu de nouvelles de vous, mon oncle, et de sa nièce. Wilhelmine reconnut en la personne de M. Ridler le même individu dont la ressemblance avec le comte Zaporini lui avait paru étrange. Les deux hommes, qui n'avaient ni l'un ni l'autre, n'avaient aperçu la jeune fille, entrèrent alors dans l'hôtel, montèrent le grand escalier, et Wilhelmine, qui les avait suivis, les vit s'installer dans un salon de feu contigu à la grande salle de l'établissement. —Ce M. Ridler a une bien mauvaise mine... C'est, je le parierais, un joueur de profession... peut-être un escroc! pensa la jeune Tyrolienne. Et quand Charlotte fut de retour, elle lui dit: —M. de Stirnitz est arrivé; et il vous croit encore au château de Brisberg, et se dispose à aller vous y chercher. Si vous voulez lui causer une agréable surprise, venez avec moi. —On veut-tu me conduire? demanda Mlle de Kleffel. Néanmoins, comme au fond elle aimait son fiancé beaucoup plus qu'elle ne se l'avouait à elle-même, et qu'elle était charmée d'apprendre qu'il n'avait été ni ingrat, ni inconstant, elle suivit, sans faire d'autre objection, sa sœur de lait. Celle-ci traversa un corridor, descendit l'escalier et ouvrit la porte du salon, où deux hommes étaient assis à une table couverte de pièces d'or. Ils ne jouaient plus aux échecs; tous deux tenaient en main des cartes. M. Ridler laissait glisser les siennes à terre en voyant la porte s'ouvrir. Mais Wilhelmine les ramassa lestement et se mit à les examiner. —Elles ont été préparées à l'avance par un savant joueur, murmura-t-elle, mais pas assez bas pour que M. Ridler ne l'entendît pas. Il lui lança un regard menaçant, en lui enjoignant le silence par une geste significatif; l'expression malicieuse de la physionomie de Wilhelmine ne put pas le rassurer sur sa discrétion. —Monsieur de Stirnitz! s'écria érie pendant ce temps Mlle de Kleffel. Ferdinand! appelez-le de nouveau, car son fiancé n'a pu répondre pas. Il ne l'avait pas entendue. Ses traits étaient bouleversés, et des gouttes de sueur perlaient sur son front. —Allons, dit-il à son adversaire d'une voix enrouée, donnez-moi ma revanche... Doubloons Penjen. Si vous gagnez encore cette partie, ma terre de Nienberg vous appartient. Elle vaut juste vingt mille ducats (1). C'était à Nienberg que je devais conduire Mlle de Kleffel, ma bien-aimée Charlotte, après notre mariage, continua Ferdinand d'un ton de sombre tristesse. Eh bien! reprit-il avec un ricardement amer, vous nous en ferez les honneurs, n'est-ce pas, monsieur Ridler? Evidemment l'esprit de M. de Stirnitz s'éga-

(1) Le ducat d'or vaut environ douze francs.

rait. Il ne paraissait même pas voir Charlotte, bien que cette dernière se fût jetée à genoux près de lui, en le conjurant de quitter le jeu. —Vous devez vous entendre à ordonner des fêtes, continua le jeune homme en s'adressant toujours à son adversaire; le bruit courait à Prague que vous étiez le fils d'un intendant de grande maison. A ces derniers mots, M. Ridler se leva: —Monsieur, dit-il avec beaucoup d'aplomb, vous êtes en proie au délire de la fièvre. Les cinq cents ducats qui sont étalés sur cette table m'appartiennent maintenant, c'est vrai; mais vous oubliez qu'à notre dernière partie, vous veniez de regagner la somme que vous aviez précédemment perdue sur parole. Ce mensonge, sans doute dicté à M. Ridler par la crainte de voires supercheries et ses escroqueries dévotieuses, produisit un effet merveilleux sur l'imagination délirante de M. de Stirnitz. —J'avais donc fait un mauvais rêve! dit-il en passant la main sur ses yeux. Ce fut seulement alors qu'il reconnut Mlle de Kleffel. Ce même jour, vers le tomber de la nuit, un jeune homme entra furtivement dans une petite pièce adjacente à l'appartement de Mlle de Kleffel et où Wilhelmine passait ordinairement les soirées à travailler, pendant que Charlotte allait aux assemblées avec la comtesse. —Ma bien-aimée, dit l'étranger à demi-voix, je suis le comte Zaporini; vous ne me reconnaîtrez probablement pas... mais moi, l'en que je ne vous ai vue qu'une fois, qu'en passant, je n'ai pu vous oublier. Je pars cette nuit pour Paris... consentez à me suivre, vous me rendrez le plus heureux des hommes et vous assurerez un avenir brillant. Voyez cet or... ce n'est rien en comparaison des richesses dont je vous comblerai plus tard! Et l'étranger repandit sur sa table, devant Wilhelmine, qui ne lui répondit d'abord que par un mouvement d'indignation, le contenu d'un petit sac qu'il avait apporté. Mais se ravissant tout à coup, la jeune fille demanda: —Combien y a-t-il de ducats? —Cinq cents. —Je les accepte, reprit révéremment la malicieuse Tyrolienne; je les accepte pour les remettre à M. de Stirnitz... c'est précisément la somme que vous lui avez escroquée au jeu, sous le nom de M. Ridler. —Je m'appelle le comte Zaporini! dit le jeune homme. —Oui, vous prenez quelquefois ce nom pour faire des dupes; mais vous n'en êtes pas moins tout simplement le fils de l'intendant du grand seigneur. A cette assertion de Wilhelmine, l'aventurier qui s'appelait bien réellement Ridler, mais qui ne portait ce nom que lorsqu'il se grisait et se costumait en vieillard, fut saisi d'un accès de rage. —Taisez-vous! s'écria-t-il en posant sa main sur le bras de la jeune fille, taissez-vous, ou je vous ferai repentir. Il n'eut pas à le dire. La porte, qui l'avait fermée derrière lui, s'ouvrit, et Dieterich se précipita dans la chambre, en disant: —Ma Wilhelmine, je viens te chercher, car je ne puis vivre plus longtemps loin de toi! Ridler s'esquiva aussitôt, mais non pas sans que le Tyrolien l'eût vu et reconnu. —Que venait faire ici ce comte vénétien? demanda-t-il d'un air sombre. —Quoi! ajouta-t-il avec véhémence, sans laisser à Wilhelmine le temps de lui répondre, il t'appartient de Paris, et tu l'as accepté! Voilà donc comme tu tiens tes serments! Tout est rompu entre nous; tu ne me reverras jamais! Et, sourd à la voix de la jeune fille, qui le suppliait de l'écouter, il disparut.

VI.—LE RETOUR AU PAYS.

Un jour du mois d'août de cette même année 1770, Wilhelmine était assise devant la porte de sa chambre, où elle était revenue, malgré les instances de Charlotte pour la faire rester auprès d'elle. Le baron de Brisberg, réintégré dans sa place de chambellan, était retourné à Vienne avec sa nièce, qui devait épouser très-prochainement le baron de Stirnitz, celui-ci ayant juré à sa jeune fiancée qu'il ne s'assiérait plus jamais devant un tapis vert. Le temps était magnifique. Tous les habitants du Rosenthal s'étaient rendus dans un village voisin, dont c'était la fête patronale. Wilhelmine seule avait refusé d'y aller; sa tristesse était trop profonde pour qu'elle put supporter aucune distraction. Il avait été impossible de savoir ce qu'était devenu Dieterich depuis le soir de son apparition inopinée à Baden. Tout à coup on entendit dans le lointain un craquement auquel succéda un bruit sourd et prolongé. —Wilhelmine, Wilhelmine! sauve-toi! crièrent à la jeune Tyrolienne des enfants groupés sur une roche élevée. Wilhelmine se leva et se mit à courir au hasard dans le vallon, cherchant inutilement des yeux autour d'elle la cause de cet avertissement. Mais à peine avait-elle fait quelques pas, que deux bras robustes la saisirent.

—Dieu soit loué! j'arrive à temps! s'écria une voix mâle et vibrante. —Dieterich! prononça Wilhelmine. C'était effectivement le chasseur de chamouis qui avait enlevé la jeune fille, et s'élançait dans une direction opposée à celle qu'elle voulait suivre. Il gravit un rocher presque inaccessible au sommet duquel il s'arrêta haletant. De là, les deux jeunes gens virent descendre rapidement d'immenses masses de glace qui s'étaient détachées de l'Oetzthal, et qui eurent bientôt comblé le Vallon des Roses. —Tu n'as plus d'autre abri que ma pauvre cabane! dit Dieterich à sa cousine. —C'est un asile que maintenant je ne puis plus accepter, répondit Wilhelmine. —Ah! j'avais espéré que tu m'accorderais mon pardon! dit le chasseur découragé. —Tu ne me crois donc plus capable? demanda la jeune fille. —Je suis tout, répondit le chasseur. Il raconta ensuite à sa fiancée comment, après avoir erré comme un fou pendant un mois dans la campagne, il s'était rendu à Vienne avec l'intention de s'enrôler dans le régiment des Tyroliens commandé par le colonel Hartmann, mais ayant rencontré le baron à son arrivée dans la ville, celui-ci l'avait emmené à son hôtel, où Mlle de Kleffel, après lui avoir tout expliqué, lui avait donné un paquet cacheté pour Wilhelmine. La jeune Tyrolienne se hâta de l'ouvrir; elle était entrée à la découverte de ce qu'il contenait sa chère maîtresse. A une lettre fort affectueuse de Charlotte, était jointe la donation d'une jolie métairie située non loin du château de Brisberg. C'était le cadeau de noces de Mme de Stirnitz à sa bonne sœur de lait. Rien ne troubla désormais le bonheur de Wilhelmine. Dieterich ne se montra plus farouche, ne content ni jaloux. Il était si heureux! Mme CAMILLE LEBRUN.

PARLEMENT D'ANGLETERRE.

Séance du 19 novembre.—Bill de désarmement partiel en Irlande. Le ministre de l'intérieur présente un bill pour assurer la vie des sujets de S. M. en Irlande. Ce bill est lu une première fois après des explications et une discussion dont voici les traits essentiels: Sir G. GREY. Le gouvernement ne vous demande pas un bill général contre l'Irlande. Je vous propose d'investir le lord-lieutenant de pouvoirs extraordinaires dont il devra faire usage sous sa responsabilité. Le premier article du bill autorise le lord-lieutenant à en appliquer les mesures à tout comté, cité ou comté, baronnie ou district moins étendu. L'article 2 assure la publication des proclamations. Le lord-lieutenant pourra augmenter le nombre des constables dans les districts déclarés soumis au bill. Il pourra porter la réserve de 400 hommes à 600. Les frais de police seront payés par le district proclamé et à titre de peine, sur le clamp. Le port d'armes sera défendu généralement dans les districts proclamés. On ne pourra en avoir que dans l'intérieur des maisons, sous peine de deux mois d'emprisonnement. Cette disposition ne s'appliquera pas aux officiers de police, aux militaires, aux administrateurs de la loi des pauvres, etc. Le lord-lieutenant pourra aussi, s'il y a nécessité, défendre d'avoir des armes dans les maisons, et ordonner pendant le jour, une visite pour les saisir. Ceux qui en auraient devront, après une proclamation, les livrer au bureau de police le plus voisin, sous peine de deux années d'emprisonnement. Les juges de paix et les constables pourront requérir toutes personnes de seize à soixante ans de les aider à rechercher et découvrir les auteurs d'assassinats. La peine en cas de refus, serait de deux ans d'emprisonnement. Le gouvernement et le lord-lieutenant pensent qu'un pareil bill donnerait les moyens de réprimer, d'une manière efficace, les crimes et délits en Irlande, et de jurer la chambre, quelle que soit son opinion sur l'efficacité des mesures proposées de permettre que le bill soit présenté. Si la chambre autorise la première lecture du bill, je fixerai un jour prochain pour la discussion. M. J. O'CONNELL. Je m'attendais certainement à une mesure plus violente. Je ne m'opposerai pas à une première lecture, mais j'espère qu'on voudra bien consulter l'opinion publique en Irlande avant d'engager la discussion. Sir Robert PEEL. Je ne voudrais pas laisser passer cette première séance de discussion de la proposition relativement à l'Irlande, sans déclarer hautement que je donnerai un appui cordial à cette proposition. (Ecoutez!) D'après tout ce qui a été dit déjà et conformément à des renseignements puisés à des sources officielles, il est évident qu'il est de notre devoir de tenter au moins d'arrêter la marche de ce que je crois être un des systèmes les plus sanguinaires qui aient existé dans aucun pays. (Ecoutez!) Lorsque l'on me demande à moi, comme à tous les honorables membres siégeant dans cette enceinte, mon concours à des mesures qui ont pour but de remédier à un tel état de choses, je m'empresse de répondre à cet appel. L'honorable baronet examine ensuite la question de l'émigration au point de vue de la pacifi-

cation de l'Irlande, et il trouve ce moyen insuffisant et ne volant pas la défense qu'il entraîne. Quant à la question des droits de propriété en Angleterre elle devrait être adoptée en Irlande, sans distinction aucune. Sir Robert Peel termine en ces mots: "J'espère que ceux qui m'ont refusé les pouvoirs que je demandais lorsque j'étais ministre, n'hésiteront pas aujourd'hui à prêter comme moi un cordial appui au gouvernement." ANGLETERRE.—Le discours de la reine d'Angleterre et l'attitude du gouvernement dans les chambres n'ont pas donné jusqu'à présent une grande idée de sa résolution ni de sa prudence. On commence à craindre à Londres, que lord John Russell ne soit pas à la hauteur de la situation. Les vieux partis et les hommes d'Etat qui ont si longtemps occupé la scène politique perdent chaque jour du terrain; évidemment, on les considère déjà comme des reliques du temps passé plutôt que comme les moteurs ou les acteurs principaux du drame; la vénération s'attache à leur nom, mais en même temps la confiance publique les abandonne. M. John O'Connell n'a-t-il pas fait hautement, dans la chambre des communes, l'éloge de Sir Robert Peel, et un Irlandais louerait-il l'ancien premier lord de la trésorerie, si la rentrée de cet homme d'Etat aux affaires était aujourd'hui possible? Le discours de la reine, ainsi que l'a fait observer lord Stanley avec l'amertume sarcastique de son langage, ne contenait que lamentations et jérémiades. L'énigme s'est un peu éclaircie dans les débats de l'adresse: on sait maintenant que les ministres, après avoir devancé de deux mois l'époque ordinaire de la convocation des chambres, sous prétexte de régler les difficultés de la circulation monétaire, ne se proposent ni de présenter une loi nouvelle ni de réclamer un bill d'indemnité pour la violation de la loi existante. Tout ce qu'ils admettent, c'est que leur conduite dans cette circonstance fournisse dans la chambre des communes la matière d'une discussion. Le chancelier de l'échiquier ouvrira ce débat mardi prochain par un exposé qui ne sera qu'un récit et qui aurait dû être un programme. Au nombre des mesures qui seront présentées au parlement, figure un projet de loi pour assainir les grandes villes, projet qui avait échoué l'année dernière devant l'opposition intelligente de la ville de Londres. On annonce encore une loi destinée à prolonger de deux ans la période accordée aux compagnies de chemins de fer pour l'exécution de leurs lignes et à répartir ainsi, par un plus grand nombre d'années, des dépenses qui ont contribué dans une telle mesure à la gêne, à l'épuisement monétaire du pays. Mais l'attention publique se porte principalement sur les mesures qu'exige la situation de l'Irlande. La chambre des communes, dès sa première, s'est emparée de ce triste sujet et ne s'en laissera pas distraire. Les organes du gouvernement ont tenu un langage libéral et dont la modération contrastait honorablement avec les emportements avec les déclamations du parti irlandais. Mais si la politique du cabinet à l'égard de cette contrée est humaine, elle trahit une insuffisance lamentable. Le gouvernement reconnaît que la société en Irlande est dans un état complet de désorganisation, qu'il faut la reconstruire de toutes pièces; et il se borne à demander une loi qui facilite la repression des crimes, ainsi qu'une loi qui autorise le teneur à réclamer du propriétaire la valeur des améliorations apportées au sol. C'est peu de punir les criminels, quand on ne remonte pas à la cause du crime; et le crime s'explique par l'infériorité de rang, d'éducation, de richesses dans laquelle la conquête a placé une race à l'égard de l'autre. On ne fera pas cesser cet état de guerre entre les vainqueurs et les vaincus sans détruire l'antagonisme des situations. Tant que le clergé de l'église anglicane en Irlande, clergé sans fidèles, possédéra les terres enlevées à l'église catholique et dépensera, dans une oisiveté scandaleuse, des revenus princiers; tant que les grands seigneurs protestants seront à peu près seuls admis à la pairie; tant que les Irlandais ne jouiront pas des mêmes droits électoraux que l'Angleterre; tant que la population laborieuse sera tous les jours à la veille de mourir de faim, on ne ramènera ni l'ordre ni la paix en Irlande. SUISSE.—Le sanglant débat que la Suisse avait transporté de l'enceinte de la diète sur le champ de bataille s'est terminé presque à son début. Le Sonderbund n'a pas su soutenir la guerre que sa résistance avait provoquée. Fribourg a mis bas les armes sans coup férir et Lucerne après avoir résisté deux jours, s'est vu contraint d'ouvrir ses portes par un soulèvement des fédéralistes dans ses murs. Aux dernières dates, le Valais seul restait à réduire, et la guerre pouvait être considérée comme terminée. Toutefois un incident nouveau menace de compliquer la situation: Neuchâtel ayant refusé d'envoyer son contingent à l'armée fédérale, les autres cantons ont résolu de s'y contraindre. Les Neuchâtelois en ont aussitôt ap-